

Le respect de la nature est aussi respect de soi

Le temps accordé pour cette intervention étant très limité, je vais aller droit au but : nous ne saurons préservé véritablement la biodiversité qu'en respectant l' « homodiversité » !

Nous ne pouvons modifier notre attitude vis à vis de la nature, sans d'abord réaliser comment nous, les humains, nous en sommes arrivés là, à une telle destruction de notre environnement, sans comprendre pourquoi nous avons développé en toute inconscience un comportement aussi prédateur, sans reconnaître notre pleine et entière responsabilité. Nous ne pouvons faire l'économie d'une remise en question de notre manière d'être.

Si nous sommes aussi nocifs envers la nature, c'est parce que nous sommes nocifs d'abord envers nous-mêmes et nocifs aussi envers les autres. L'état de pollution extérieure qui est celui de notre planète est le même que notre état de pollution intérieure. Si nous ne modifions pas le second, le premier se poursuivra d'une manière ou d'une autre. Un renversement de fond en comble nous est demandé et non des « mesurette » qui ne remettent surtout pas en question notre mode de fonctionnement ! C'est d'abord au fond de soi que cela se passe. Le véritable changement dans un sens écologique nécessite un changement des cœurs et des esprits. L'un ne peut pas aller sans l'autre.

Puisque cette rencontre nous invite à rêver aujourd'hui d'un autre monde, il nous faut imaginer que le nombre d'hommes et de femmes plus conscients de ce qu'ils font, plus aimants envers eux-mêmes et envers les autres, ira en s'accroissant. Il nous faut imaginer que leur attitude fera tâche d'huile au point que l'humanité sera capable de réaliser une mutation salvatrice. Et, puisque les choses commencent par soi-même, il nous faut imaginer que je pourrais, que je peux dès aujourd'hui, m'accueillir davantage dans ce que je suis.

Comprendre pourquoi nous en sommes arrivés là, reconnaître notre responsabilité

Si l'on porte le regard sur la trajectoire que l'humanité a parcourue au cours des derniers millénaires, on constate une progressive échappée de l'individu par rapport à tout ce qui l'enveloppait initialement. Au temps des chasseurs-cueilleurs, il n'existait pas de séparation entre l'être humain et la nature, mais un état d'osmose : la communauté primitive faisait partie intégrante du cosmos, elle en était indissociable. Les membres des peuplades qui ont plus ou moins perduré selon ce modèle et dont les ethnologues étudient le comportement, se montrent parfaitement insérés dans leur milieu. Ils considèrent la terre comme une mère généreuse et les animaux comme des frères vis à vis desquels ils ne se sentent aucune supériorité. Cet état d'appartenance existe non seulement vis-à-vis de la nature, mais aussi de la communauté : il n'y a pas, ou très peu, d'identité personnelle dans les sociétés traditionnelles : le « je » ne saurait se poser face au groupe.

La première rupture s'est produite avec le néolithique : l'être humain a commencé à se penser en dehors de la nature. Il est devenu capable de la regarder comme un élément extérieur à lui. Il a compris qu'il pouvait agir sur elle. La dualité homme-nature est née. Elle n'a fait que s'accroître au cours des différentes phases que l'humanité a traversées par la suite - du moins en Occident - au point d'en arriver aujourd'hui à la situation d'exploitation que l'on sait.

La révolution apportée par l'apparition du monothéisme a favorisé cette coupure. Cette dernière réalise une véritable sortie de l'Eden : l'être humain ne trouve plus son origine dans la terre-mère,

¹ Frédéric Lenoir décrit cette évolution qui a fait sortir l'être humain de la nature. Il s'appuie sur l'explication donnée par le philosophe Karl Jaspers, qui décrit quatre étapes historiques de mutation : « Au début du néolithique (vers -7000, -8000 au Proche-Orient), avec les premières civilisations antiques (vers -3000), lors de l'émergence des grands empires (vers -500) et avec la modernité (vers 500). » *Les métamorphoses de Dieu*, Plon, 2003, p. 376 à 387.

dans ce jardin fertile dans lequel il se sentait parfaitement intégré, il est devenu le fils du Père céleste. L'esprit a désormais prévalence sur la nature. Sur la nature extérieure : les hommes peuvent exercer leur domination sur la création, même si elle reste limitée au début en raison du respect dans laquelle on la tient encore. Ou la nature intérieure : ils doivent se soumettre à des règles morales pour juguler les mouvements passionnels de la chair.

En réalité, c'est le triple lien nature-société-être humain qui s'est progressivement défait pour aboutir avec le siècle des Lumières à ce que Marcel Gauchet a appelé « l'individualisme démocratique »². Les hommes ne se sont pas seulement libérés de leur dépendance à la mère-terre, mais aussi de l'emprise de la communauté : ils se sont dégagés pour une bonne part de l'appartenance au corps social et aux systèmes religieux et politique qui lui étaient afférents. Désormais, chaque individu se voit accordé des droits : il est davantage respecté pour ce qu'il est, il est reconnu dans son autonomie et sa singularité, il est devenu libre de se déterminer dans le sens qu'il entend.

Promothée a volé le feu aux dieux. Dans ce mouvement d'émancipation, nous sommes censés avoir acquis beaucoup de liberté et de pouvoir. Le respect dû à chacun grâce à l'établissement de la démocratie, aussi imparfait soit-il encore, est une avancée considérable qui donne la possibilité aux uns et aux autres de devenir des sujets, des êtres participant pleinement à l'évolution du monde par leur potentiel créatif. Pourtant, notre liberté nouvelle semble aujourd'hui bien malmenée devant les exigences du monde moderne et notre puissance menace de se retourner de manière dramatique contre nous.

S'il en est ainsi, c'est que nous ne sommes pas allés assez loin. Nous nous sommes séparés, mais comme de petits enfants qui, découvrant l'ivresse des premiers instants d'autonomie, ne veulent plus rien savoir du lien qu'ils ont encore avec leurs parents. Nous nous sommes séparés, mais sur le mode de la domination qui ignore le besoin que l'on a de l'autre, sur le mode du rejet de toute racine, sur le mode du clivage qui privilégie le seul côté de l'émancipation tout en dénigrant la valeur de ce qui nous a portés jusqu'à présent : la nature et le lien social. Comme si l'on ne pouvait pas être à la fois seul et avec, à la fois libres et reliés !

Nous avons considéré l'individu comme celui qui n'avait de comptes à rendre à personne sauf à lui-même, comme s'il était indépendant de ses appartenances au monde des humains et à la nature. Revenus de tout, après les terribles catastrophes engendrées par les grandes utopies du xx^e siècle, nous n'avons plus pensé qu'à lui seul et à son petit bonheur terrien que les progrès techniques se sont chargés de lui procurer.

Le mythe moderne s'est construit dans ce mouvement de division, d'opposition et de rejet qui autorise l'individu à se croire radicalement séparé de toutes appartenances et à occuper seul la position centrale. Ce mythe (que le psychanalyste Miguel Benasayag, parmi d'autres auteurs, a bien mis en évidence³) lui donne l'illusion qu'il peut tenir debout tout seul. Il lui fait croire que seuls ses intérêts comptent et l'encourage à s'installer dans une position de suprématie. Comme *Titanic*, il nous invite à être sûr de nous et à foncer droit devant...

Cette dynamique de coupure repose sur un discours qui se veut objectif et rationnel, un discours auquel on donne un label scientifique. Par le biais de la raison et du scientisme elle conduit l'être humain à une position de domination vis-à-vis de la nature, de domination de quelques privilégiés sur les autres mais aussi de domination de soi sur soi.

Parce que nous sommes héritiers d'une vision duelle du monde qui a disjoint le ciel de la terre et affirmé la suprématie de l'esprit sur la chair, nous avons donné une telle prépondérance à la raison sur le monde des passions, à l'approche objective sur la subjectivité que l'on en est arrivé à s'enfermer dans l'ère du rationalisme et du scientisme et à devenir des « techno-barbares ». L'état de division n'est pas seulement extérieur, il passe aussi par nous-mêmes et chacun porte en lui cette tyrannie qui nous condamne.

² Marcel Gauchet, *Le désenchantement du monde*, Gallimard, 1985.

³ Miguel Benasayag, *Le mythe de l'individu*, La découverte, 1998.

Nous nous retrouvons dans l'obligation de nous en tenir qu'à un seul niveau, celui de la logique, de faire appel à notre volontarisme aux dépens de nos besoins profonds et de répondre concrètement au modèle dominant, basé sur le système production-consommation (sur « le faire » et « l'avoir »), en faisant taire en nous ce qui ne lui correspond pas, ce qui est de l'ordre de l'irrationnel, de l'intuitif, du fragile, du sensible et du poétique (ce qui est de l'ordre de « l'être »). Nous sommes « formatés » pour laisser de côté tout mystère, pour ignorer tout ce qui pourrait surgir d'inconnu et de déroutant du fond de notre être charnel. Nous sommes devenus des autistes qui ne savons plus grand chose de notre monde interne.

Ainsi, la domination s'exerce aussi sur soi-même, sur la part instinctive et animale, sensible et imaginative, sur toute une vie qui est celle de nos tréfonds. Elle est le résultat d'une entreprise de domestication de l'âme humaine par les effets du refoulement. C'est ainsi que, en lieu et place de notre avenir de sujets, nous devenons les objets du monde marchand que nous avons créés. Soumis aux exigences de rentabilité, ballottés selon les mouvements de la bourse, malmenés par une concurrence impitoyable qui génère de l'exclusion et de la précarité, emportés dans une course consumériste de plus en plus frénétique, et maintenant menacés jusque dans notre survie ..., nous payons cher finalement les avantages que l'on nous a fait miroiter et auxquels nous avons bien voulu croire.

Une coupure qui nous détruit

« De l'uniformité naît l'ennui. » dit l'adage. Et il nous faudrait ajouter : « Et l'ennui est mortel. Ni plus ni moins ! »

En effet, il est bien question de l'effet destructeur de notre monde moderne, de la menace pour l'humanité que représente « l'homme unidimensionnel » (pour reprendre la formule d'Herbert Marcuse), un homme confiné au seul niveau de la logique et coupé de ses racines profondes, celles de son âme. Destruction à l'échelle de la planète : des autres espèces. Mais aussi destruction d'humains par d'autres humains. Destruction de soi par soi.

Le « monde est en guerre contre la diversité sur laquelle il s'est développé » écrit Jean-Patrick Costa⁴. La différence est refusée et, ce faisant, l'humanité se trouve menacée de mort. Les exemples ne manquent pas qui nous montrent à quel point le refus de prendre en compte ce qui nous différencie est dangereux pour nous-mêmes. J'en choisirai deux, rencontrés tout récemment.

Il y a quelques jours, sur la chaîne Arte, nous avons pu voir ou revoir le film de Pedro Almodovar, *La loi du désir*, qui met en scène la passion amoureuse d'un homme pour son nouvel ami, un brillant cinéaste, lui-même amoureux d'un autre qui le délaisse. Alors qu'il reçoit maints messages de son partenaire lui signifiant que leur liaison est passagère, qu'il n'est pas aimé, que c'est un autre qui a les faveurs, que la rupture est inévitable... l'homme continue obstinément à nier la réalité, persuadé que son amour va être reçu et qu'il est indispensable à l'être aimé. Dans un scénario implacable, Almodovar nous montre combien une attitude qui veut effacer la différence de l'autre conduit à la destruction. En l'occurrence, ce sera un assassinat, suivi d'un suicide.

Autre exemple, tiré d'une information donnée par *Le Nouvel Observateur*⁵, dans un article intitulé « Les libraires sont-ils des vendus ? ». En Angleterre, le succès d'un livre est assuré par la promotion qui lui est faite : placé bien en vue dans la vitrine, loué au prix fort par l'éditeur, il a toutes chances de bien se vendre au détriment d'autres titres moins bien traités. « Concrètement cela veut dire plus d'uniformité et moins de choix pour le lecteur. » C'est ainsi que pour des intérêts financiers, on réduit l'éventail des lectures possibles. « On ne peut s'empêcher de penser que c'est l'argent qui dicte sa loi et non la qualité des livres. » Perte de la qualité, perte de la richesse de la pensée, uniformisation, voilà la menace.

⁴Jean-Patrick Costa, *L'Homme-Nature*, Sang de la terre, 2000, p. 16.

⁵Marie-Hélène Martin, « Les libraires sont-ils des vendus ? », *Le Nouvel Observateur*, n°2236, 13-19 septembre 2007.

Le monde moderne, qui, pour les intérêts de l'individu, pour ses besoins de richesse, de confort et de puissance, et parce qu'il a l'illusion qu'il est le seul monde possible, a tendance à faire « du même ». Il ignore que notre être se construit par assimilation de la différence apportée par l'autre. Pour reprendre l'image de Michel Serres, nous sommes comme des Arlequin : notre matière psychique est constituée des morceaux qui se sont tissés par les relations nouées avec notre environnement, à la fois humain et non humain, par ce que nous avons intégré de ce frottement constamment renouvelé. Pour rester vivants, ce mouvement ne doit pas subir d'entraves. Sinon, c'est la mort, à coup sûr, qui nous guette.

Nous accueillir davantage dans notre « homodiversité »

Reconnaître notre appartenance, reconnaître que l'autre compte et accepter la vie dans sa diversité ne peut se faire que si nous commençons par nous accueillir nous-mêmes. Nous n'arrêtons pas de dire « non » : aux événements qui se présentent, à la nature et à ses lois, aux « mauvaises herbes » de notre jardin, au temps trop pluvieux ou trop sec, aux pies qui dévorent les cerises, mais aussi aux loups, aux serpents et aux baleines, à nos congénères qui ne pensent ni ne font comme il faudrait... Mais d'abord et avant tout, nous disons « non » à nous-mêmes, à la présence de la vie en nous. Nous n'acceptons et ne voyons qu'une certaine partie de notre personne. « Nous passons notre temps à négliger le meilleur de nous-mêmes », déclare Guy Corneau dans l'ouvrage qu'il vient de publier. « Nous n'arrêtons pas de remettre ce projet à plus tard. Nous vivons entravé, comme si quelque chose ou quelqu'un nous empêchait d'aller vers cet idéal⁶. »

Sans nous en rendre compte, nous n'arrêtons pas de résister au « je suis » qui est en nous et qui demande pourtant sans cesse à se manifester. Et comme cette attitude nous laisse insatisfaits, nous attendons des autres et de la vie qu'ils nous apportent le bonheur auquel nous aspirons. Nous devenons des personnes dépendantes : accrochés à des objets censés nous apporter le bien-être (nourriture, alcools, télé, gadgets de toutes sortes...) ou accrochés à nos proches censés nous rendre heureux. Souvent, nous ne nous rendons pas compte de l'exigence qui est la nôtre, de notre insidieuse tyrannie qui fait que nous ne pouvons véritablement rencontrer personne, ni l'autre tel qu'il est, ni la terre, ni les plantes et les animaux, puisque nous ne les voyons qu'à travers le filtre de nos attentes.

Pour retrouver le contact avec soi, avec l'élan de vie susceptible de nous porter et de nous remplir, il nous faut d'abord voir ce qui fait barrage et découvrir notre « formatage » à la fois social et familial. Il nous faut regarder en nous ce qui s'y produit. Surtout ne pas porter de jugement négatif sur ce que nous découvrons de nous-mêmes, nos ressentis et désirs, mais accueillir sans censurer d'aucune manière.

« Mais qu'est-ce que je vais inventer là ? Quel cinéma est-ce que je suis en train de me faire ? » répétait régulièrement Géraldine. Cette jeune femme commençait à laisser s'exprimer des ressentis nouveaux mais, ayant appris depuis longtemps à les museler, il lui semblait qu'ils n'avaient pas lieu d'être. Aussitôt apparus, elle les critiquait violemment, histoire de les rejeter dans le monde de l'oubli. En réalité, elle était restée dépendante de ses parents à un point tel qu'il lui était impossible de rencontrer un partenaire pour construire une vie à deux. La colère et le désespoir, résultats de cette situation qui lui interdisait de devenir femme, ne devaient pas se manifester. Le danger était trop grand de remettre en cause le *statu quo* de sa relation fusionnelle avec ses parents. Géraldine se plaignait de son existence sans voir en fait qu'elle ne faisait que tourner le dos constamment aux désirs qui étaient les siens et au mouvement créateur de son être.

Nous nous rétrécissons pour correspondre à ce que nous croyons que les autres et la société attendent de nous. Nous mettons entre la vie et nous des couches successives afin de devenir des personnes parfaitement adaptées au monde dans lequel nous sommes. Parce que nous avons besoin

⁶ Guy Corneau, *Le meilleur de soi*, Robert Laffont, mars 2007.

de reconnaissance, parce que nous n'en avons pas toujours assez reçu pendant notre enfance, parce que nous avons peur de nous retrouver seuls et abandonnés, nous restons tributaires de l'extérieur, enclins à répéter les mêmes comportements, et nous verrouillons l'accès à notre être véritable. Nous nous créons un personnage qui nous permet de survivre et nous craignons mortellement ce qui menace cette construction. Nous restons enfermés dans notre bulle, refusant toute rencontre qui risquerait de la faire crever.

Nous ignorons que nous sommes composés d'éléments divers et complexes. Ces éléments nous viennent d'ailleurs mais ils vivent en nous : nous sommes faits de la terre dans laquelle nous avons trouvé nos racines, des éléments familiaux et sociaux qui sont à l'origine de notre naissance et de notre histoire, des ancêtres et des traditions culturelles auxquels notre être est rattaché. Nous sommes faits d'instances qui jouent les unes avec les autres à l'intérieur de notre psyché, créant de nombreux conflits qu'il s'agit d'écouter pour qu'ils puissent aller vers leur résolution. Comment faire des économies chez le libraire, tout en désirant continuer à me cultiver ?

La première rencontre qu'il nous faut établir est avec nous-mêmes, avec ce qui se produit dans notre corps en termes de sensations, d'émotions, d'affects, d'images aussi. Toute une nature intérieure, sauvage et foisonnante, dont nous sommes coupés aussi sûrement que nous nous coupons de la nature extérieure, car elle nous fait peur. Dans nos rêves peuvent surgir des loups prêts à nous sauter à la gorge, des araignées qui cherchent à nous ligoter dans leur toile, des sangsues qui nous collent à la peau, des rochers qui tombent sur nos têtes, des vagues sur le point de nous submerger... tout un monde qui raconte l'état de guerre intérieur dans lequel nous sommes pris mais aussi les forces vives et nouvelles qui ne demandent qu'à se manifester à travers nous.

Nous reconnecter avec les sensations de notre corps, nous reconnecter avec notre vitalité profonde et les élans vibrants de notre cœur, avec le « meilleur de soi », passe par la nécessité d'accueillir nos souffrances et nos peurs. Ces émotions douloureuses, liées à nos expériences d'être humain blessé, ne manquent pas de surgir lorsque sautent les verrous. Elles sont le signe de la vie qui se remet en circulation. Lorsqu'elle se réalise, cette démarche d'unification avec nous-mêmes nous permet de ne plus attendre d'être autant soulagés et comblés par l'extérieur et d'arrêter de nous montrer exigeants. Nous nous défaisons du personnage égocentrique qui se croit séparé et unique et qui veut posséder, maîtriser, être en sécurité, avoir le dessus, conserver... Nous ouvrons nos âmes à la vie inconnue et nous participons à toutes ses manifestations.

Nous devenons solidaires. Solidaires de nous mêmes : nous arrêtons de condamner nos mouvements intérieurs par des jugements négatifs et acceptons, au contraire, de reconnaître les conflits dans lesquels nous sommes pris et, par delà, les raisons profondes de notre cœur. Solidaires de l'autre : nous devenons sensible au destin des êtres humains proches ou lointains, mais aussi du milieu naturel qui est le nôtre. Nous apprenons à rester en communication avec tout ce qui est différent, à nous mettre au diapason de tout ce qui vit, à nous sentir en unité avec le monde. Alors certains gestes, certains comportements s'imposent d'eux-mêmes. Parce que nous souffrons du sort fait à la terre, nous commençons à changer notre manière de faire. Un peu plus de tri des déchets, un peu plus d'attention à notre consommation énergétique, à notre façon de manger, à notre mode de transport... Chacun commence par le bout qu'il peut. Mais c'est ainsi que le changement global pourra se faire.